

est inventé - il suffit de prendre le passage de l'alerte à la bombe. Meijnsing échappe superbement au cloisonnement des genres et à la question de savoir si son œuvre est de la littérature ou de la psychiatrie, un document autobiographique ou un produit de l'imagination. Ce qui compte, c'est la forme artistique grandiose dans laquelle l'auteur perd toute importance comme individu: le roman *Tussen mes en keel*, écrit dans un style sans égal.

Jeroen Vullings

(Tr. E. Codazzi)

GEERTEN MEIJNSING, *Tussen mes en keel* (Entre couteau et gorge), De Arbeiderspers, Amsterdam, 1998, 398 p.



Une nouvelle histoire de la littérature néerlandaise

«Quelle chance!»serait-on tenté de dire. Après avoir publié de substantielles histoires des lettres japonaises, polonaises, américaines, espagnoles et russes, l'éditeur parisien Fayard présente, cette année, un impressionnant volume intitulé *Histoire de la littérature néerlandaise (Pays-Bas et Flandre)*, réalisé par une dizaine de professeurs et de critiques, sous la direction de Hanna Stouten, de Jaap Goedegebuure et de Frits van Oostrom.

Que sommes-nous en droit d'attendre d'ouvrages de cette sorte? Premièrement, une somme des savoirs actuels sur la question; autrement dit: une analyse sociohistorique précise des conditions de production spécifiques des lettres néerlandaises et une présentation claire des écrivains majeurs et des œuvres principales, le tout susceptible de donner le goût de la lecture, de la découverte et de l'approfondissement. Deuxièmement, un ouvrage de référence pratique, cohérent dans sa démarche et écrit dans une langue fluide, agréable. Pour ce qui concerne la première exigence, on peut dire que l'*Histoire de la littérature néerlandaise* y répond pour bon nombre de chapitres, particulièrement ceux consacrés aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Les parties relatives au Moyen Age, à la première moitié du XX^e siècle et aux années 1960-1990 sont

plus problématiques. Quant à la deuxième exigence, le lecteur constatera que les méthodes d'analyse et de présentation varient un peu trop d'une partie à l'autre pour laisser au non-spécialiste des impressions suffisamment nettes. Enfin, en bien des passages, la traduction s'avère malhabile sinon fautive.

La première partie de l'ouvrage retrace l'histoire des lettres néerlandaises jusqu'à la première moitié du XVI^e siècle. Les spécificités sont bien mises en relief: la floraison de textes chevaleresques, encyclopédiques (Van Maerlant) et mystiques (Hadewijch, Ruysbroeck); le rôle capital joué vers la fin du XIV^e siècle par la cour hollando-bavaroise au Nord et la Bruges littéraire au Sud; l'importance cruciale des chambres de rhétorique et des joutes théâtrales; le bouleversement introduit dans ces pratiques par l'imprimerie et l'évolution rapide de ses techniques. Tous ces chapitres et paragraphes se lisent avec beaucoup de profit, surtout le dernier, superbement rédigé par Herman Pleij. On regrettera toutefois l'imprécision quant au «branden de discorde» que constituerait l'œuvre de Hendrik van Veldeke (XII^e siècle) entre littératures néerlandaise et allemande: seuls les germanistes chevronnés saisiront vraiment le problème. Gênante me paraît aussi la brièveté de la présentation de Ruysbroeck, dont l'œuvre et l'esprit demeureront flous aux yeux du lecteur non spécialisé. De même, le fameux «manuscrit Gruuthuuse» aurait mérité, dans sa présentation, un ou deux exemples en plus du magnifique «Egidius» (admirablement traduit par Émile Lauff!). Quant à la langue, elle offre çà et là de désagréables surprises. Lisant par exemple, p. 43, que l'œuvre de Jacob van Maerlant (XIII^e siècle) «réalise une puissante et remarquable fusion entre la chevalerie et le clergé - dix ouvrages, plus de deux cent cinquante mille vers! - et est sûrement la plus ancienne de toute l'aire des langues vulgaires européennes», on est en droit de se demander ce qu'en bonne logique grammaticale cela peut bien vouloir dire: quel lien

existerait-il entre le «volume» de l'œuvre de Van Maerlant et la «fusion» entre clergé et chevalerie (à moins que l'incise ne se rapporte au caractère «puissant» de l'œuvre, auquel cas elle est particulièrement mal placée)? Et que peut bien signifier ici, en fin de phrase, «la plus ancienne de toute l'aire des langues vulgaires»? L'auteur a-t-il voulu dire: la plus ancienne œuvre de *caractère encyclopédique*? On en est réduit à deviner. Et lorsque quelques lignes plus loin il est certifié qu'aucune œuvre «n'a laissé autant de sources» que celle de Van Maerlant, la perplexité est de mise!

Excellents, en revanche, sont les chapitres consacrés à la grande période allant de 1560 à 1725, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Ici, abreuvé d'informations complexes mais claires, le lecteur va de découverte en découverte, et il convient de saluer le travail impeccable d'E.K. Grootes, de Maria A. Schenkeveld-Van der Dussen, de Hanna Stouten et de Willem van den Berg. Tout au long de ces pages, on découvre non seulement les grands coryphées du XVII^e siècle (Hooft, Bredero, Vondel, Cats, Huyghens, De Swaen) mais aussi des figures moins connues tels le poète religieux Jacob Revius ou l'ironique Willem Godschalck van Focquenbroch, auteur de *Thalia of geurige sang-godin* (Thalia ou la muse parfumée), recueil publié en 1665 et dédié à Sara, un petit singe ... Dans tous ces chapitres le lecteur sera avant tout agréablement surpris par le bon équilibre entre l'analyse du contexte historique et culturel, d'une part, et, d'autre part, un examen pertinent des écrivains et de leurs œuvres principales. Il apprendra ainsi à évaluer les conséquences de la Révolte néerlandaise contre la puissance espagnole coïncidant avec le renouvellement renaissant; la scission de plus en plus prononcée entre Nord et Sud; la fin inéluctable des rhétoriciens; l'importance du nouveau théâtre, de la littérature éducative et de la polémique religieuse; le rôle croissant joué par les femmes (d'Anna et Maria Tesselschade au XVII^e siècle jusqu'à Elisabeth Wolff-Bekker et Agatha Deken au XVIII^e); l'influence cruciale des

Histoire de la littérature néerlandaise

Ouvrage dirigé par
Hanna Stouten, Jaap Goedegebuure
et Frits van Oostrom

Fayard

périodiques au XVIII^e siècle, tel le *Hollandsche spectator* de Justus van Effen, etc. Une seule remarque critique: si les auteurs de cette *Histoire* s'arrêtent assez longuement au cas de Belle van Zuylen, qui au XVIII^e siècle écrit en français sous le nom de Mme de Charrière, pourquoi ne pas avoir abordé (ne fût-ce qu'en une ou deux pages) la haute figure de Baruch Spinoza, lequel créa aux Pays-Bas, en latin, une des œuvres philosophiques les plus considérables de tous les temps et qui marquera de son influence certains des écrivains néerlandais ultérieurs?

Si la partie consacrée au XIX^e siècle jusqu'aux années 80 se révèle bien charpentée et attentive aux grandes figures de Multatuli au Nord et de Guido Gezelle au Sud, les chapitres portant sur les années 80 et 90 sont, certes, remarquablement documentés mais laissent à désirer quant à leur structure: une périodisation excessive de la matière provoque une regrettable dispersion de

l'analyse des grandes figures et de leurs œuvres (les naturalistes Buisse et Streuvels, par exemple). Cette tendance s'accroît malheureusement dans la partie qui aborde la période allant de 1918 à 1940. L'impression produite ici est très confuse, notamment quant aux critères déterminant l'importance des écrivains (il me semble, par exemple, que le poète Jan van Nijlen mérite mieux qu'un paragraphe ; les trois pages accordées à Albert Kuyle paraissent excessives, surtout si on les compare à l'unique page réservée à Willem Elsschot - pourtant considéré comme l'un des auteurs flamands les plus importants du XX^e siècle-, etc...). Et le français, cette fois, s'avère franchement désastreux. Dans le paragraphe consacré à Van Ostaijen, l'auteur de *Bezette stad* (Ville occupée) est censé nous dire que le poète doit se laisser guider par la «résonance que prend le mot dans l'inconscient, résonance qui en conduisant à la surface me paraît être en fait la tâche lyrique (...)». Traduction «littérale» (?) produisant une sorte de charabia que l'on retrouve, hélas, trop souvent dans les pages qui suivent ! Ainsi l'on nous entretient d'un roman de Carry van Bruggen «traitant en premier lieu de l'épanouissement intellectuel du personnage central, sans être rapporté aux facteurs externes tels que le milieu d'origine, le cadre socio-culturel et l'environnement matériel». Comprenez qui pourra. Et que veut dire en français : «Van Wessem a plutôt tendance à considérer la «zakelijkheid» en termes de concision, de concentration sur le cœur de la chose annoncée» (je souligne) ? En outre, écrire à propos d'un auteur qu'il «développe de façon conséquente, et de bout en bout, un stream of consciousness», c'est ne pas tenir compte du fait que les Français ont traduit depuis belle lurette cette expression par «monologue intérieur»; de même, ils ont traduit *Herfsttij der middeleeuwen* par «Le déclin du moyen-âge»; pourquoi alors traduire par «L'automne du moyen-âge»? On se demande enfin comment le lecteur français va accueillir des phrases du genre: «si la critique s'est montrée de plus en plus réticente devant le

réalisme magique - «qu'elle commença de regarder comme de l'abracadabrante bon marché» (sic! je souligne!) - le public a témoigné pour sa part une réelle fidélité à Hubert Lampo.» Ce dernier exemple - on pourrait en citer d'autres - dépare une des deux dernières sections de l'ouvrage, lesquelles concernent les périodes 1940-1960 et 1960-1990. Mieux conçues toutefois et mieux présentées que la précédente, elles analysent avec acuité la prose moderne (Boon, Claus, Hermans, Mulisch, e.a.); mais si dans le domaine de la poésie la phase «expérimentale» des années 50 et 60, ainsi que le «nouveau réalisme» et le plus récent «néo-romantisme» se voient clairement situés et illustrés, celle dite «néo-classique» est réduite à la portion congrue: ramener, par exemple, l'œuvre du poète Hubert van Herreweghen à sa seule critique de Remy C. van de Kerckhove dans les années 50 témoigne d'une injustice flagrante ou d'une ignorance crasse, surtout si l'on s'attarde complaisamment aux déclarations d'Armando (poète et peintre néerlandais), naguère peut-être «choquantes», mais aujourd'hui plutôt inoffensives et insignifiantes ...

Bienvenues sont les annexes en fin de volume: une chronologie des œuvres allant de 900 à 1992, une bibliographie abondante (tenant compte des traductions existantes) et un index des noms de personnes. Le lecteur l'aura compris : l'ouvrage est d'une utilité certaine pour les francophones désireux de s'initier à la littérature néerlandaise, la classique en premier lieu. Mais le manque de structuration d'ensemble, l'absence de finalisation rédactionnelle (p. 595, par exemple, on nous parle de Jacob Israël de Haan, «dont il a été question plus haut»; or il n'en est rien : De Haan n'apparaît nulle part ailleurs ...), ainsi que le piètre niveau du français dans plusieurs chapitres (qu'il aurait fallu relire) obligent malheureusement à faire état d'une occasion ratée.

Frans de Haes

Histoire de la littérature néerlandaise (Pays-Bas et Flandre), ouvrage dirigé par HANNA STOUTEN, JAAP GOEDEGEBUURF ET FRITS VAN OOSTROM, avec la collaboration de JEANNE VERBIJ-SCHILLINGS, Fayard, Paris, 1999, 915 p.